



**HAL**  
open science

**Exil et migrations privilégiées. L'ambivalence de la réussite professionnelle à travers le roman Chicago de Alaa El Aswany**  
Constance de Gourcy

► **To cite this version:**

Constance de Gourcy. Exil et migrations privilégiées. L'ambivalence de la réussite professionnelle à travers le roman Chicago de Alaa El Aswany. *Esprit Critique: Revue Internationale de Sociologie et de Sciences sociales*, 2022. hal-03915848

**HAL Id: hal-03915848**

**<https://hal.science/hal-03915848>**

Submitted on 29 Dec 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

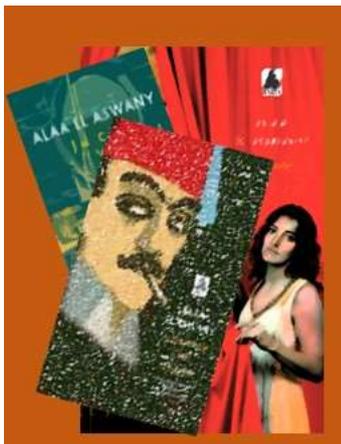
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



ISSN 1705-1045

*Derniers articles*, décembre 2022

<https://espritcritique.hypotheses.org/2008>



## **Exil et migrations privilégiées L'ambivalence de la réussite professionnelle à travers le roman *Chicago* de Alaa El Aswany**

**Constance De Gourcy**

« Le roman n'exprime pas la réalité mais l'existence. Et l'existence n'est pas ce qui s'est passé, l'existence est le champ des possibilités humaines, tout ce que l'homme peut devenir, tout ce dont il est capable. Les romanciers dessinent la carte de l'existence en découvrant telle ou telle possibilité humaine » (Kundera, *L'art du roman*, 1986).

Un dispositif d'écriture est bien plus qu'un simple messenger de la pensée :

« C'est un univers de représentation, une des nombreuses textures qui nous permettent de saisir le monde » (Barrère, Martuccelli, 2009).

Cette proposition qui invite à saisir le monde et à le penser par le biais de la littérature interpelle sur les apports de la fiction à la connaissance des mobilités particulièrement dans le cadre des situations d'exil, cette « expérience de la limite et expérience limite » (Nous, 2015, p. 55). Dans quelle mesure le traitement littéraire de l'exil permet-il de stimuler l'imagination sociologique au point de mettre en lumière des aspects de connaissance qui échapperaient à l'analyse sociologique ?

Parce qu'il met en scène un microcosme d'Égyptiens exilés à Chicago, le roman *Chicago* de l'écrivain Alaa El Aswany – paru aux éditions Actes Sud en 2007 et traduit de l'arabe vers le français par Gilles Gauthier – se prête particulièrement au développement d'un rapprochement entre littérature et sociologie. Ce roman, dont l'intrigue prend place dans la ville où l'auteur a lui-même terminé ses études post-universitaires à l'Université de l'Illinois dans les années 1980, propose – à partir d'histoires de vie de personnages en exil mises en rapport les unes avec les autres – un double regard désenchanté et décentré sur le rêve américain six ans après les attentats du 11 septembre 2001 et sur la société égyptienne quatre ans avant la révolution, sujet auquel il consacre également un roman<sup>1</sup>.

Décrivant une tranche de l'histoire de l'émigration égyptienne très qualifiée, elle-même encadrée dans une actualité géopolitique sensible, ce roman questionne l'équation entre réussite économique en migration et migration « réussie » au regard d'épreuves auxquelles sont confrontés les personnages formant ce macrocosme. Ce traitement littéraire de l'ambivalence de la réussite permet ainsi de nuancer l'importance explicative du mobile économique qui reste très prégnant depuis les apports développés par les théories néo-classiques sur les mobilités et migrations internationales (Piguet, 2013).

Cherchant à « accéder à l'humain » car « l'élément humain [et] c'est celui qui compte<sup>2</sup> », l'auteur Alaa El Aswany mobilise un procédé dialogique pour créer des perspectives entre

---

<sup>1</sup> Voir Alaa El Aswani, *J'ai couru vers le Nil* (2018).

<sup>2</sup> Selon les propos d'Alaa El-Aswany recueillis par Sandrine Treiner, dans « Alaa El-Aswany, un brouilleur de pistes » (2009).

deux générations d'exilés partageant la même appétence pour l'étude de l'histologie et de la médecine. Si les membres de la génération arrivés dans les années 1970 sont au seuil de leur retraite après avoir accédé à des positions professionnelles privilégiées, les trentenaires de la seconde génération terminent leurs études universitaires. Ce parti-pris autorise ainsi à mettre en relief ce qu'une expérience similaire doit à la différence de contexte. Trente ans séparent en effet la formation de ces deux générations qui doivent désormais composer avec les fractures présentes dans l'Amérique post 2001. Cette migration contemporaine d'Égyptiens très qualifiés est à resituer également par rapport à celle menée un siècle plus tôt par d'anciens esclaves venus s'installer à Chicago, cette « ville du futur » (El Aswany, 2007, p. 219), poussés par le rêve de devenir des citoyens libres. Si ces derniers se sont heurtés aux barrières invisibles de la ségrégation, d'autres barrières non moins invisibles se dressent également sur le parcours de ces migrants hautement qualifiés.

L'exil, en tant que production discursive, engage une absence vis-à-vis de lieux, de paysages posés en référence, d'entourages qui forment un « lieu anthropologique » au sens défini par Marc Augé<sup>3</sup>. Les personnages mis en scène sont confrontés à des épreuves qui dessinent les contours d'une condition exilique (Nouss, 2015). Ce faisant, c'est la notion même de privilège associée à certaines migrations qualifiées qui doit être nuancée au prisme de l'intégration socioprofessionnelle dans le pays d'installation.

Nous verrons ainsi la façon dont l'auteur distingue deux formes de réussite – réussite de la migration et réussite dans la migration – en confrontant les personnages qui forment le microcosme à des épreuves successives. La première section sera consacrée à délimiter les frontières de l'appartenance. Puis, nous nous intéresserons à la face cachée des migrations considérées comme économiquement réussies à travers le traitement littéraire qu'en propose l'auteur. Dans un troisième et dernier temps, nous élargirons la focale à d'autres romans de littérature égyptienne pour mettre en évidence les micro-échelles où s'éprouve l'expérience

---

<sup>3</sup> « Nous réservons le terme de lieu anthropologique à cette construction concrète et symbolique de l'espace qui ne saurait à elle seule rendre compte des vicissitudes et des contradictions de la vie sociale mais à laquelle se réfèrent tous ceux à qui elle assigne une place, si humble ou modeste soit-elle. C'est bien parce que toute anthropologie est anthropologie de l'anthropologie des autres, en outre, que le lieu, le lieu anthropologique, est simultanément principe de sens pour ceux qui l'habitent et principe d'intelligibilité pour celui qui l'observe » (Augé, 1992).

exilique. Trois espaces – la cave, le cimetière et le jardin – permettront de faire émerger les dimensions de l'exil déclinées en trois points : la nostalgie, l'oubli, le retrait.

Le récit romanesque est donc considéré ici comme un poste d'observation pertinent où puiser des formes de connaissance attentives à la saisie en profondeur de ce qui meut les personnages afin de faire ressortir l'ambivalence de ces migrations privilégiées sous le double angle du pays d'origine et de celui d'accueil<sup>4</sup>.

## **L'intégration différentielle des exilés très qualifiés**

Si l'École de Chicago est connue pour être le théâtre, dès les années 1920, d'un questionnement inédit portant dans le prolongement des travaux fondateurs de Georg Simmel sur la figure de l'étranger<sup>5</sup>, c'est dans le discours de la culture – celle supposée du pays d'origine – que la différence s'énonce, se fixe et se rappelle aux personnages romanesques exilés lors d'interactions qui les opposent aux natifs du pays d'installation. Formant un microcosme, les personnages sont décrits comme étant à la fois fortement intégrés à la société d'accueil et soumis à des épreuves de reconnaissance. L'auteur fait de ce différentiel (Mezzadra, Neilson, 2013) entre réussite dans la migration sur le plan de l'intégration socioprofessionnelle et réussite de la migration un matériau littéraire original permettant de rejouer les frontières de l'appartenance à la société d'installation et d'y mettre au jour des épreuves de reconnaissance.

Ces épreuves agissent en créant un trouble de la présence, un doute sur le fait d'être à sa place, du moins à la « bonne » place, quand les interactions en situation excèdent l'ordre ordinaire de la sociabilité. Les situations de travail sont propices à leur émergence. Mobilisant le procédé de l'inversion du rapport hiérarchique dans les rapports professionnels, l'auteur montre ainsi que l'assise professionnelle et la renommée acquise de ces exilés très qualifiés

---

<sup>4</sup> Cette approche s'appuie sur un corpus composé de 11 ouvrages de la littérature égyptienne contemporaine traitant des questions d'exil. Ces romans se sont prêtés à une analyse thématique des exils racontés, projetés, vécus. Une attention privilégiée a été portée aux catégories d'espaces et de temps de l'exil, à la façon dont elles sous-tendent le sens de cette expérience et questionnent plus largement le rapport entre mémoire et histoire.

<sup>5</sup> Ce questionnement donnera naissance à l'écologie urbaine dont les premiers fondements ont été posés par les sociologues de l'université de Chicago, R.E. Park et R. Mckenzie.

ne les protègent pas des atteintes visant à remettre en question la légitimité de leur présence. L'interaction entre un professeur en médecine, chirurgien de renom, et un assistant en chirurgie illustre un type de frontière qui opère sur le plan linguistique par le biais de l'adjectif « lugubre » pour disqualifier un goût musical qui n'aurait pas sa place en situation de travail :

« Professeur Karam, je vous prie d'arrêter de diffuser ces chansons égyptiennes lugubres pendant l'opération. Elles m'empêchent de me concentrer sur mon travail » (p. 252).

Bien que les membres de la première génération aient tous pu accéder au statut enviable et envié d'universitaires ou de chirurgiens de renom, ces derniers ne peuvent retirer de cette position professionnelle valorisée les marques d'une pleine reconnaissance. Ainsi, comme l'avait souligné Max Weber dans son étude sur la stratification sociale au début du XX<sup>e</sup> siècle, un haut niveau de qualification dans l'ordre statutaire (qui comprend l'honneur, le prestige et le style de vie) et dans l'ordre économique, correspondant à l'espace de la classe sociale (Weber, 2015), ne conduit pas nécessairement au bénéfice d'une présence considérée comme pleinement légitime.

La position d'étranger introduit un biais dans la reconnaissance de la réussite sociale la plus accomplie soit-elle. Comme pour la figure du « nouveau riche » à propos de laquelle le sociologue allemand a montré que même dépositaire d'un statut économique élevé il reste « nouveau » tant qu'il n'a pas acquis le prestige social suffisant pour faire « oublier » qu'il l'est, le haut niveau de capitaux économique et symbolique accumulés par ces universitaires de renom ne semble pas remettre en question la stabilité de l'appartenance à la position d'étranger. En dépit d'une appartenance consentie au pays d'accueil et d'une intégration réussie sur le plan professionnel, c'est dans les détails mineurs à partir desquels sont fondées les différences que se constituent les coordonnées sociales permettant de saisir les personnages et de les renvoyer à une origine supposée.

La scène familiale ne fait pas exception – qui devient, comme la scène professionnelle, le lieu où s'énonce ce rappel. Ainsi, l'échange entre un père universitaire Raafat Sabet et sa fille unique Sarah, fille qu'il a eue de son mariage avec une Américaine, témoigne de cette intégration différentielle faisant surgir les frontières de l'appartenance au sein des familles dites mixtes. Le renvoi au pays d'origine, dans l'interaction suivante, semble dire que, quelle que soit la durée d'installation dans le pays d'accueil, on n'échappe pas à ses origines :

« Le moment est venu que tu saches ce que je pense de toi [lui dira ainsi sa fille]. Tu es un imposteur, un comédien raté, jouant un rôle stupide qui ne convainc personne. Qu'est-ce que tu es ? Égyptien ou Américain ? Toute ta vie tu as voulu être Américain et tu as échoué » (p. 395-396).

Face à ces différentes formes d'interpellation, la perspective du retour, ponctuelle ou durable, en Égypte à l'issue des études ou au moment du passage à la retraite peut-elle y mettre un terme ? L'auteur apporte une réponse nuancée qui témoigne de l'ambivalence du retour comme projet et comme réalisation. Le parallèle entre les deux générations éclaire cette tension.

Pour les membres trentenaires de la jeune génération, la perspective du retour à l'issue de la formation semble être l'horizon de leur séjour. Cette attente est entretenue par la nostalgie toujours vive ressentie à l'égard du pays d'origine comme en témoigne le jeune et ambitieux Tarek lors d'un échange avec une concitoyenne venue à Chicago terminer sa formation en médecine :

« Nous souffrons tous comme vous de l'exil. Moi, bien que je sois ici depuis deux ans, j'ai toujours la nostalgie du pays et je passe par des moments de dépression, mais je me dis que le diplôme que je vais obtenir mérite tous ces ennuis » (p. 86).

Les membres de la jeune génération parviendront-ils *in fine* à revenir à l'issue de leurs études ? La question reste ouverte. Chez les plus anciens, en revanche, la problématique du retour donne la mesure de l'exil vécu, ressenti, tant dans le pays d'origine que dans celui d'installation. Il est en effet très difficile de revenir. Cette difficulté n'est pas d'ordre matériel ou financier, elle se joue sur un plan symbolique et se traduit par la confrontation à une nouvelle épreuve, celle qui consiste à ne plus être reconnu dans le pays d'origine. Chez ces derniers, en effet, le projet de retour au moment de la retraite après plus de trente ans passés dans le pays d'accueil permettrait de mettre fin à la dette symbolique et sociale contractée à l'égard du pays d'origine. Or, l'épreuve de la non-reconnaissance enlève toute possibilité de réciprocité dans l'échange don/dette. L'interaction entre membres des deux générations Karam Doss et Nagui, boursier, en témoigne faisant ainsi ressortir le poids de l'exil :

« J'ai maintenant un grand renom en chirurgie cardiaque. Mes honoraires pour chaque opération sont très élevés. Malgré tout, j'ai proposé aux responsables de la médecine

d'Aïn Shams de faire pendant un mois par an des opérations gratuites. Je voulais aider les malades pauvres et transférer par la même occasion des techniques de chirurgie avancée en Égypte. [...] Je n'ai raconté cette histoire à personne, mais, vous, il fallait que vous la connaissiez, parce que hier vous m'avez accusé d'avoir fui l'Égypte. [...] Je voulais seulement que vous me connaissiez vraiment. Après trente ans vécus en Amérique, je n'ai pas une seule fois oublié l'Égypte » (p. 214-15).

Loin du projet initial qui avait motivé leurs départs pour l'Amérique, l'auteur montre que ces personnes au sommet de la hiérarchie professionnelle voient leur capital de mobilité restreint par les obstacles qui se dressent afin de réparer le coût symbolique et social lié à leur départ. Tel un bannissement, le départ a un coût que cette génération est mise au défi d'assumer, ce qui la différencie de la jeune génération dont les membres restent (encore) portés par la perspective du retour à l'issue des études.

La tension produite par l'impossibilité du retour au pays d'origine et le désir toujours vif d'y revenir n'apparaît pas seulement comme une conséquence ou une manifestation de l'exil, elle en est une dimension structurante et fondatrice. Révélatrice et productrice du sens des attaches dans une existence, elle se traduit progressivement en regret non pas d'être parti mais de ne pas être resté envers et contre tout. Cette distinction entre partir et rester permet dès lors de replacer l'épreuve de la reconnaissance non plus dans le pays d'installation mais dans le pays d'origine.

Ainsi se fait jour le décalage entre une vie professionnelle réussie sur le plan économique et matériel justifiant *a posteriori* le départ vers les États-Unis d'Amérique et un rapport décevant à l'égard du fait de ne pas être resté en Égypte. Même si elle se mesure en décennie, la durée d'installation importe peu dans le regard réflexif porté sur les parcours. Ce que les personnages trouvent et obtiennent dans le pays d'accueil – une position professionnelle enviable et enviée – ne compense pas en effet ce qu'ils estiment avoir perdu. La quête du Nouveau Monde et de ses promesses n'efface pas la perte d'un autre monde possible. Mohamed Saleh, universitaire, dira ainsi à sa conjointe :

« Je crois maintenant que ma décision d'émigrer n'était pas judicieuse » (p. 176).

Quelle est donc cette perte qui s'énonce sous la forme du regret et se rappelle au seuil de la retraite pour les membres de la première génération ?

## La face cachée des migrations « réussies »

Si le départ de l'Égypte peut être vécu rétrospectivement comme une erreur, une quête illusoire, en dépit du succès professionnel qui les attendait et qu'ils ont trouvé, c'est parce que, ainsi que le décrit le roman, la réussite matérielle est contrecarrée, altérée, par une inexorable condition exilique. Pourtant, les personnages sont partis par défaut de quelque chose qu'ils ne pouvaient obtenir dans le pays d'origine. Ainsi une étudiante boursière, Cheima, migre pour raison d'études mais aussi et surtout parce qu'à trente ans elle n'est pas mariée et apparaît donc comme étant hors normes au regard du devenir matrimonial des jeunes femmes égyptiennes. Copte, Karam Doss ne pouvait devenir chirurgien dans son pays, son professeur principal s'y opposait. Les personnages qui forment ce microcosme sont, pour la plupart d'entre eux, « empêchés », entravés, limités dans leurs aspirations ; la migration vers les États-Unis d'Amérique constitue un espace d'accomplissement, une ouverture inespérée. Le roman ouvre ainsi des alternatives et des perspectives leur permettant d'échapper à ces contraintes et limitations. Mais jusqu'où les personnages peuvent-ils aller dans la réalisation de ces désirs et aspirations ? Que nous apprend le roman sur la « face cachée » de ces migrations « réussies » ?

Le romancier pose un regard désenchanté – voire désorienté – sur ces parcours de réussite. Le regard porté bouscule, en effet, jusqu'à les remettre en cause, les indicateurs classiques permettant de mesurer l'intégration d'un individu à la société d'accueil. On soulignera ainsi la fragilité du couple « mixte » que forment Mohamed Saleh et Kriss, son épouse américaine. La relation matrimoniale entre Maroua et Ahmed Danana se termine par le retour soudain de l'épouse en Égypte. Quant à Raafat Sabet, il est confronté à la disparition de sa fille unique décédée des suites d'une *overdose*. En dehors de la sphère professionnelle, ce qui est construit apparaît ténu, évanescent, et semble voué à disparaître. Si l'on ne saurait pour autant conclure à une critique de ces Égyptiens ayant choisi de quitter leur pays natal pour s'installer aux États-Unis, le narrateur les montre impuissants, incapables, malgré le capital symbolique et culturel accumulé, de donner une portée politique et médiatique à leurs voix critiques. Le contexte des années post 2001 aux États-Unis agit sans doute dans cette incapacité au point

d'achever d'enlever aux exilés de la première génération la possibilité de faire entendre leurs voix et d'obtenir ainsi une forme de réparation à leurs *exits*<sup>6</sup> comme le montrent les attentes déçues que suscite la visite du président égyptien aux États-Unis. Dans une scène paroxystique, le narrateur souligne ainsi le pouvoir de pénétration de la censure incorporée et ses effets dans cette incapacité à faire entendre une voix critique :

« Le docteur Saleh se leva et se dirigea lentement vers la tribune, la tête baissée afin de ne regarder personne. [...] Il allait lire le manifeste d'une voix forte, claire et rapide, de façon à pouvoir le terminer avant qu'on l'en empêche. Il aurait été naïf d'imaginer qu'on le laisserait parler jusqu'à la fin. Pendant quelques instants, ils allaient être frappés de stupéfaction, mais ils reprendraient rapidement leurs esprits et ne tarderaient pas à réagir. Qu'allaient-ils faire ? Il était exclu qu'ils tirent sur lui. Ils l'arrêteraient, le frapperaient et même le bâillonnaient de force pour l'empêcher de terminer son manifeste. Tout cela ajouterait à leur opprobre. Ce qui se passerait ensuite ne lui importait pas. D'où lui venait cette force ? S'il l'avait eue trente ans plus tôt, sa vie aurait changé, lorsque Zeïneb lui avait dit : "Dommage que tu sois lâche". Mais maintenant, il franchissait le dernier pas. Il allait faire face au président de la République et lire un manifeste en faveur du droit des Égyptiens à la démocratie et à la liberté. Il allait le faire devant le monde entier et les caméras transmettraient partout son image. [...] Il s'arrêta soudain et regarda le président assis à la tribune. Il vit sur son visage ce qui ressemblait à un sourire de bienvenue. Un profond silence s'abattit » (p. 433).

Ce que parvient à faire entendre *in fine* ce personnage « empêché », ce n'est pas la voix critique des Égyptiens exilés dont il devait être le porte-parole mais le discours révérencieux de celles et ceux qui expriment leur loyauté au pouvoir en place.

---

<sup>6</sup> Voir Hirschman (1970). Dans la théorie de l'engagement dans l'action que l'auteur propose, l'*exit* renvoie à la sortie d'une situation perçue comme problématique (émigration, défection, etc.) tandis que la *voice* vise à changer la situation (prise de parole, résistance, opposition, etc.).

## Lieux de l'écart et « milieux » de mémoire : la cave, le cimetière et le jardin

Le projet de connaissance du roman induit une réflexion sur la (non) prise en compte de la figure de l'étranger dans le récit national. En faisant de l'écriture le lieu d'une histoire, celle de ses personnages, le romancier crée de fait un écart entre une mémoire nationale et une mémoire de l'émigration qui, alors qu'elle est occultée des récits officiels, se révèle progressivement à travers le matériau littéraire. Celle-ci prend corps dans des micros-lieux, lieux de la marge et du retrait où se télescopent le souvenir et l'oubli.

Recélant des traces ou des indices qui subsistent d'un passé voué à disparaître, sans transmission possible, ces micros-lieux de la mise à l'écart<sup>7</sup> s'apparentent aux hétérotopies décrites par Foucault (1967). De tels lieux où le passé affleure à la surface du présent, où se déploient les souvenirs, se laissent saisir comme des lieux intermédiaires, des « milieux », qui donnent à voir les rapports d'intrication entre des pays, des cultures, des origines généralement dissociés. L'ambiance qui les caractérise a pour effet de singulariser la situation vécue et de lui conférer une place à part dans l'existence d'un individu. Cette ambiance peut être à « dominante projective ou introjective » (Barrère, Martucelli, 2009), propice à une interrogation sur le rapport entre le soi et le collectif, la mémoire et l'histoire. Émanant des lieux et des objets qui s'y trouvent, elle favorise l'émergence d'un questionnement sur ce que l'ailleurs signifie et les transformations qu'il rend possible à l'échelle d'un parcours biographique. Faisant de ces micros-lieux un révélateur d'événement biographique<sup>8</sup> au sens où s'y produit une interpellation réflexive sur la chaîne des décisions qui conduisent à s'engager dans la mobilité, le récit littéraire se présente dès lors comme l'espace possible « où se réintroduit le temps » (Certeau, 2002, p. 58), temps de la discontinuité, des ruptures dans les parcours, qui fonde une mémoire hétérogène. Cette temporalité de la présence exilée qui se déploie à l'échelle des individus pris eux-mêmes dans des rapports de génération rappelle que la mémoire n'est pas l'histoire, si bien que la question de la place donnée aux récits d'exilés dans le récit national est posée.

---

<sup>7</sup> Voir à ce sujet l'étude de Barrère et Lévy-Vroelant (2012).

<sup>8</sup> Michèle Leclerc-Olive – dans *Le dire de l'événement (biographique)* (1997) – entend par événement à l'échelle biographique un organisateur temporel des récits.

Dans le roman *Chicago*, ces micros-lieux sont révélateurs des transformations du soi, tel l'espace retiré de la cave où se développe un imaginaire de la suspension. Dans ce lieu improbable, Saleh, l'universitaire, accomplit un retour imaginaire sur les traces du passé, interrompant, le temps d'un voyage nocturne maintes fois répété, le cours de son existence aux États-Unis, à Chicago, cette ville de tous les possibles. Ce dédoublement de soi dans les tréfonds de la cave, lieu par excellence de l'étirement du temps, introduit une succession de récits sur ce que sa vie aurait pu être s'il n'avait pas décidé de quitter l'Égypte. Cette introspection est favorisée par la médiation d'objets, les vêtements qu'il portait le jour de son arrivée à Chicago, le carnet d'adresses qui le relie à son ancien cercle de sociabilité au centre duquel se trouve son amour de jeunesse. Nuit après nuit, la chaîne des microdécisions qui ont produit le départ est dépliée avec minutie et cette irruption du passé dans le présent s'effectue autour de séquences précises du procès migratoire : le départ suivi de l'arrivée dans le pays d'installation.

Dans cet espace soustrait aux regards assiste-t-on *in fine* à une forme de transition vers un dépassement de la condition exilique (Nouss, 2015) ou à son affirmation dans le vécu individuel ? Afin de rendre compte de ce dispositif d'emboîtement de lieux et de temps dans le ressenti intime de l'exil, le narrateur emprunte le procédé littéraire de Lewis Carroll qui fait exister un pays à travers l'imaginaire :

« Il avait découvert, tapi au fond du sous-sol, un monde ensorcelé, un monde des *Mille et une nuits* vers lequel il se glissait le soir pour en dérober un peu de beauté, avant que le jour détestable ne l'agresse. L'existence quotidienne ne comptait plus. [...] Le jour, il déplaçait de manière éphémère et transitoire un corps à demi attentif. Cela ne le concernait pas. Il attendait le moment du départ. Et le voyage commençait au milieu de la nuit. Il prenait un bain, se parfumait comme pour un rendez-vous amoureux, puis il descendait à la cave et remettait ses habits des années 1970. Il s'était adressé aux meilleurs tailleurs qui avaient rendu la vie à ses vêtements anciens, les avaient agrandis, ajustés à son corps en échange d'émoluments qui auraient suffi à acheter des vêtements neufs. Avant d'effectuer son embarquement nocturne, il prenait soin de verrouiller la porte de la cave pour se sentir complètement séparé du monde extérieur. [...] Lui-même ne comprenait pas. Son désir impérieux était plus fort que son entendement et que toute possibilité de résistance. Ces vêtements renfermaient dans leurs plis son histoire,

le parfum de ses jours véritables. Chacun d'entre eux lui ramenait des souvenirs différents » (p. 343).

Le retour réflexif de cet exilé très qualifié sur le sens de son parcours n'est pas propre à ce récit et caractérise plus largement d'autres romans égyptiens traitant de l'exil. L'importance de ces retours sur soi s'accompagne du traitement littéraire de la solitude laquelle favorise ces introspections.

Ce dispositif de mise en valeur de la mémoire de l'exil se manifeste également dans *L'Arche de Noé*, ouvrage paru en 2009, traduit en français en 2012 par Soheir Fahmi et Sarah Siligaris dans lequel l'auteur Khaled Al Khamissi décrit des parcours d'exils contraints depuis l'Égypte. Comme la cave où s'instaure un questionnement sur soi, affranchi des marqueurs de réussite sociale et professionnelle, le cimetière incarne moins un lieu qu'un milieu du souvenir où se joue également le rapport entre mémoire individuelle et histoire dans un temps suspendu. Il se présente également comme l'hétérotopie par excellence où se rencontrent les oppositions entre vie et mort, singularité et multiplicité, présence et absence. Une des scènes de l'ouvrage de Khaled Al Khamissi porte précisément sur la découverte fortuite d'un ensemble de pierres tombales par l'un des protagonistes du roman lors d'un séjour dans une ville côtière de l'Extrême-Ouest des États-Unis. Sur l'une des tombes figure une inscription mentionnant un nom identique au sien. Ce face-à-face inédit qui agit par le biais de l'homonymie, dans ce lieu propice à l'introspection, fait surgir un questionnement sur l'interchangeabilité des êtres, et plus largement sur leur possible oubli : quel est en effet le sens d'une présence dans un pays si la mort et l'oubli occultent tout rapport au pays d'origine et désaffilie l'individu de ses collectifs d'appartenance ?

Le romancier fait affleurer, à la jonction entre un passé et un présent qui pourrait se répéter, une mémoire collective, transgénérationnelle, la mémoire d'un groupe d'exilés composé d'individus isolés, sans autres points communs que celui de se retrouver inhumés au même endroit, mais partageant possiblement le même destin : mourir, oubliés de tous, dans un pays autre que le pays natal. Ce rappel par la littérature d'une communauté de destin par-delà les générations contribue à contrecarrer de la sorte le travail de l'oubli lequel aurait abouti à la disparition effective de ces traces de présence<sup>9</sup> :

---

<sup>9</sup> On ne peut manquer de penser ici au retour qu'Elias Sanbar (2001), cet exilé par excellence, effectue dans sa maison natale en Palestine laquelle est occupée au titre des biens des absents. Ce qu'il trouve dans cette maison

« Le brouillard se dissipa progressivement et c'est alors que Talaat découvrit qu'il était entouré de pierres tombales portant les noms d'hommes et de femmes décédés au siècle dernier. [...] Il s'arrêta net et s'approcha d'une des tombes. Elle portait son nom : Talaat Zohni, décédé le 18 mars 1958. Son cœur s'arrêta de battre, il faillit tomber à terre. Des noms arabes, iraniens et indiens étaient écrits sur le marbre, ornés de motifs d'art islamique. Sur sa gauche, son voisin était né au Caire, lui aussi, et il était mort ici en 2005. Il prit conscience pour la première fois qu'il pourrait mourir à l'étranger, il serait alors enterré dans un bel endroit froid et lointain comme celui où il se trouvait. C'était trop difficile à supporter. Pourquoi avait-on enterré ce Talaat ici en 1958 ? Et Ibrahim, pourquoi ne l'avait-on pas enterré au Caire où il était né ? Était-ce son destin, à lui, Talaat de finir sa vie loin de son pays ? Il essaya de bouger mais n'y parvint pas. Il était comme paralysé par la nostalgie » (p. 235-236).

Par le biais du matériau littéraire qui donne voix à ces événements biographiques se (re)construit parallèlement à l'entreprise menée par le savant et le politique, le sens de la mémoire collective telle qu'elle est incarnée par des personnages en exil. Cette mémoire prend appui dans des lieux hétérotopiques, des milieux généralement clos, en retrait, à l'écart où se désagrègent les certitudes concernant ce qui relève d'une migration considérée comme socialement réussie. La précision des dates et des noms – qui opère ici par le biais de l'agenda et des inscriptions sur les pierres tombales – accentue l'effet de réel que cherche à produire le romancier et souligne par contraste la disjonction entre temporalité biographique liée à la mémoire et temporalité institutionnelle liée à l'histoire.

Dans le roman *Taxi* (2009), dont le fil narratif est constitué de 58 conversations plaçant dans un dispositif interactif l'auteur, Khaled Al Khamissi avec des chauffeurs de taxis, le taxi, lui-même, apparaît comme un micro-lieu propice à l'émergence d'une parole. Dans cet habitacle mobile et en retrait, ces conversations illustrent pendant la période d'avril 2005 à mars 2006 sous l'ère d'Hosni Moubarak, les attentes, espoirs et déconvenues émanant de ces chauffeurs. La conversation finale recueillie auprès d'un chauffeur qui a consacré une large partie de sa vie à voyager avant de revenir exercer ce métier dans la capitale égyptienne fait ressortir un espace tiers favorisant le développement d'un regard réflexif et décalé. Il s'agit du jardin, à la

---

après l'avoir quittée quand il était un très jeune enfant, c'est un portrait d'homonyme inconnu des membres de sa famille.

fois lieu refuge et poste d'observation pour lui qui, captif et impuissant, assiste au naufrage d'un monde en perdition :

« Je sens que je suis dans un paradis bien loin de l'enfer du Caire » (Al Khamissi, 2009).

En donnant matière par effet d'interpellation à l'évènement biographique, le dispositif littéraire parvient à rendre visibles les effets progressifs de l'exil dans la déstabilisation des repères familiaux.

Dans ces trois romans, l'espace tiers est aussi l'espace maritime, lieu de l'entre-deux, où agit la transformation de destins singuliers en destins collectifs. L'espace maritime est souvent décrit comme le théâtre de la disparition, lors de naufrages de ferrys transportant des migrants cherchant à quitter l'Égypte. Face à l'impossible témoignage de ces exilés, le narrateur devient le porte-parole des attentes et des aspirations que cristallisent leurs projets migratoires et parvient, ce faisant, à les sortir du silence et de la non-reconnaissance dans lesquels ils sont placés.

## **Pour conclure**

Ces quelques incursions dans la littérature égyptienne de l'exil invitent à poser un regard sensible sur la face cachée des migrations considérées comme économiquement réussies. À la différence des approches qui, bien souvent, tendent à privilégier le critère économique dans la compréhension des mobiles liés au départ ainsi que dans l'évaluation des bénéfices de la migration, l'auteur de *Chicago* dissocie le lien entre réussite professionnelle et intégration réussie tout en produisant un questionnement nouveau sur le sens donné à ces parcours dès lors que la réussite économique et professionnelle, fruit d'un travail assidu<sup>10</sup>, ne s'accompagne pas de la reconnaissance d'une pleine appartenance. Ces parcours isolés, qui s'agrègent dans le pays d'installation jusqu'à former et forger une micro-société en exil, bousculent en effet les indicateurs classiques d'intégration au pays d'installation et produisent un questionnement sur le sens du privilège associé à certaines migrations.

---

<sup>10</sup> La figure de l'étudiant Ahmed Danana dont l'inscription à l'université de l'Illinois est le résultat de certificats universitaires falsifiés apparaît comme l'exception qui justifie la règle.

Alors qu'en sciences sociales, l'approche biographique donne ses résultats les plus probants dans les situations de transitions ou de ruptures avec les repères du monde familial comme cela peut être le cas en situation d'immigration et d'acculturation<sup>11</sup>, le romancier confronte ses personnages à des épreuves visant à (re)mettre en cause la légitimité de leur présence. Ce rappel des origines qui se manifeste là où l'on ne s'attend pas à ce qu'il adienne pour ces personnages très intégrés sur le plan professionnel et social produit un effet de trouble dans la considération de l'intégration.

La distinction qui s'instaure ainsi progressivement entre réussite dans la migration et réussite de la migration aboutit plus largement à un questionnement sur le sens de l'exil pour ces personnages très qualifiés et dépositaires d'un capital de mobilité. Les situations d'exil que met en scène le romancier ne font pas suite à des ruptures et des « déracinements » mais agissent par le regret de ne pas être resté en Égypte malgré les difficultés endurées. La rupture dans les parcours n'est donc pas tant celle induite par la contrainte du déplacement que celle qui s'observe dans la non prise en compte des mémoires exilées en dehors des lieux improbables où le romancier tente de la saisir.

Ce faisant, une nouvelle figure migratoire émerge dans un espace tel que les États-Unis d'Amérique où la figure héroïque du *self-made-man* a longtemps été érigée en modèle. Pour ces exilés qui continuent à être vus comme des étrangers sur les différentes scènes investies, l'exil apparaît comme une condition et une conscience sur les formes de la non-reconnaissance dans le pays d'origine comme dans celui d'installation (Nuselovici, 2021).

## Références bibliographiques

- Augé Marc, 1992, *Non-Lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil.
- Barrère Anne, Martuccelli Danilo, 2009, *Le Roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.

---

<sup>11</sup> Pensons notamment à la figure de l'étranger qui expérimente le passage d'un modèle culturel à un autre et dont l'analyse des opérations de traduction nécessite une approche phénoménologique (Schütz, 2003).

Barrère Céline, Lévy-Vroelant Claire, 2012, *Hôtels meublés à Paris : enquête sur une mémoire de l'immigration*, Paris, Créaphis.

Certeau Michel de, 2002, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, [nouvelle édition revue et augmentée par Luce Giard], Paris, Gallimard.

Foucault Michel, 1967, « Des espaces autres », dans Foucault Michel, *Dits et écrits, t. IV, 1954-1988*, Paris, Gallimard.

Hirschman Albert, 1970, *Exit Voice & Loyalty – Responses to Decline On Firms Organizations & States*, Harvard, Harvard University Press.

Kundera Milan, 1986, *L'Art du roman*, Paris, Gallimard.

Leclerc-Olive Michèle, 1997, *Le dire de l'événement (biographique)*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.

Mezzadra Sandro, Neilson Brett, 2013, *Border as Method, or the Multiplication of Labor*, Durham, Duke University Press.

Nouss Alexis, 2015, *Penser les migrations contemporaines*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

Nuselovici Alexis, 2021, *Droit d'exil – Pour une politisation de la question migratoire – précédé de Covidexil*, Paris, Mix.

Piguet Étienne, 2013, « Les théories des migrations. Synthèse de la prise de décision individuelle », *Revue européenne des migrations internationales*, 29 (3), p. 141-161.

Sanbar Elias, 2001, *Le Bien des absents*, Arles, Actes Sud.

Schütz Alfred, 2003, *L'Étranger*, Paris, Allia.

Treiner Sandrine, 2009, « Alaa El-Aswany, un brouilleur de pistes », *Revue des deux mondes*, « Critiques ».

Weber Max, 2015, *Économie et société*, (2 tomes), Paris, Uge Poche Pocket, Agora.

### **Références littéraires**

El Aswany Alaa, 2007, *Chicago*, traduit de l'arabe par Gilles Gauthier, Arles, Actes Sud.

El Aswani Alaa, 2018, *J'ai couru vers le Nil*, traduit de l'arabe par Gilles Gauthier, Arles Actes sud.

Al Khamissi Khaled, 2009, *Taxi*, traduit de l'arabe par Hussein Emara, Arles, Actes Sud.

Al Khamissi Khaled, 2012, *L'Arche de Noé*, traduit de l'arabe par Soheir Fahmi, Arles, Actes Sud.